

Sur les traces du vagabond dans les textes beauvoiriens : exploration du monde et découverte de l'autre

Porteuse de littérature, de journalisme, d'histoire, de politique, de philosophie, chef de file des féministes, Simone de Beauvoir se révèle être une vagabonde inlassable, curieuse des autres. Avidée de tout saisir, elle fournit au lecteur les moindres détails sur la vie quotidienne ou sur les usages des habitants des cultures diverses. Ses récits de voyages, accomplis par le désir d'aventure, présentent la découverte des paysages et des lieux touristiques, à la quête du sens.

Nous tenterons de montrer que la partenaire de Jean-Paul Sartre s'impose de décrire, de manière exhaustive, le monde qui l'entoure et de l'apprécier afin de l'explorer. Passionnée des faits divers, elle met l'observation de la réalité sur le plan de la nécessité, en évitant toute confrontation avec l'autre. Sa soif d'autonomie ainsi que son ardeur d'errer se manifestent aussi bien dans ses textes autobiographiques (*La Force de l'âge*, *La Force des choses*) que dans sa correspondance (*Lettres à Nelson Algren : un amour transatlantique 1947-1964*).

Au fur et à mesure, l'errance de Simone de Beauvoir change. L'écrivaine ne se limite plus à peindre des monuments, mais elle sensibilise à l'impératif d'agir. Notre objectif sera de prouver que la femme de lettres concilie littérature et vagabondage, à l'entreprise autobio-graphique, rapportant des récits « engagés » de ses séjours en Chine (*La Longue Marche*) et en Amérique (*L'Amérique au jour le jour*), dans lesquels l'écriture se veut le reflet de la recherche de la vocation. Cette poétique du témoignage s'inscrit dans le projet d'errance qui répond à une promesse, de type herméneutique, d'élucidation d'une *terra incognita*, à un questionnement idéologique.

Dr hab. Anna Ledwina – maître de conférences à la Chaire de Culture et Langue françaises de l'Université d'Opole. Adresse pour correspondance : Chaire de Culture et Langue françaises, Université d'Opole, Pl. Kopernika 11, 45-040 Opole, Pologne ; e-mail : aledwina@uni.opole.pl

1. Errance d'une intellectuelle explorant le monde

Le vagabond, considéré d'habitude comme un nomade, sans foyer et sans attache trouve sa satisfaction dans l'errance. Associé au *pícaro*, il incarne le personnage qui rejette la société ainsi que des rôles traditionnels. Grande individualiste, Beauvoir se révolte contre son milieu et passe pour une exploratrice compulsive, aspirant à « projeter sa conscience » sur les réalités opaques de l'univers. Ses écrits autobiographiques abondent de scènes qui pré-sentent les pérégrinations d'une infatigable randonneuse à la recherche d'une perspective nouvelle. Ainsi le projet existentiel et la volonté d'écrire se voient-ils étroitement attachés au besoin de sortir de soi pour rencontrer l'autre. L'écriture de la vagabonde semble découler de sa philosophie privilégiant la vie nomade, l'intérêt envers autrui. Celle-là se retrouve dans les descriptions exhaustives des panoramas ou bien dans les minutieux récits de voyages dont témoigne, entre autres, le fragment suivant relatant son séjour en Italie en 1933 :

Cette année-là Mussolini avait organisé à Rome une « exposition fasciste » et pour y attirer les touristes étrangers, les chemins de fer italiens leur consentaient une réduction de 70 %. Nous en profitâmes sans scrupule [...]. Nous visitâmes les plus belles villes de l'Italie Centrale, nous passâmes deux semaines à Florence. [...] C'est aussi à Venise, près du pont du Rialto, que pour la première fois nous avons aperçu des S.S. en chemises brunes, ils étaient d'une toute autre espèce que les petits fascistes noirs, très grands, les yeux vides, ils marchaient d'un pas raide. Trois mille chemises brunes paradant à Nuremberg : c'était effrayant à imaginer (Beauvoir, 1960 : 178).

L'intention de décrire la situation en présentant le moins d'impressions subjectives que possible peut étonner ou bouleverser. La montée des partis fascistes n'intéresse pas Beauvoir. De cette façon, la mention de sa première rencontre avec les chemises noires au détour d'une rue de Milan occupe peu de place. Étant donné la gravité des événements qui ont causé tant de souffrance et de morts, la mémorialiste reste impassible. Son désir de revivre le réel et d'être parfaitement sincère à l'égard de son lecteur est surprenant. Ainsi la narratrice, fidèle à « [s]on projet original : connaître et écrire » (Beauvoir, 1972 : 489), établit-elle de longues listes de ses lectures, des films ou des spectacles auxquels elle participe. La multitude de détails nous permet de comprendre le but beauvoirien de donner un sens à tous les instants de sa vie, en liant la diachronie à la synchronie de l'écriture. Le problème qui se pose est celui de la réalisation de son mandat. Une fois professeure et une femme indépendante financièrement, elle s'adonne toute entière au bonheur de vivre. La romancière découvre de nouveaux paysages et franchit pour la première fois la frontière française. Dans les années trente, faisant partie du fameux couple de philosophes, partout sollicitée, elle visite presque toute l'Europe (Espagne, Angleterre, Italie, Allemagne, Autriche, Tchécoslovaquie, Suisse, Grèce), en racontant avec précision les lieux, les merveilles de la nature et de l'art, les musées, voire les mœurs. Le lecteur, submergé

par la profusion du réel, a l'impression d'être un témoin de ces explorations. Car l'auteure incarne un type de vagabonde qui erre au hasard, rôde à travers le monde, n'hésitant pas à parler sur la vie culinaire du pays et sur les goûts alimentaires de ses habitants :

Selon Duhamel, les mystères de Berlin se résumaient dans l'odeur qui flottait dans ses rues qui ne ressemblait à aucune autre ; boire un chocolat espagnol, c'est tenir dans sa bouche toute l'Espagne disait Gide dans *Prétextes* ; chaque jour je me contraignais à avaler des tasses d'une sauce noire, lourdement chargée de cannelle, je mangeais des pavés de toron et des pâtes de viny, et aussi des gâteaux qui s'effritaient entre mes dents avec un goût de vieille poussière (Beauvoir, 1960 : 98).

Suite aux voyages effectués, elle se sent apte à juger les gens avec objectivité et s'amuse à dresser leurs portraits. Il convient de noter que l'autre est considéré par la romancière de la même façon qu'un paysage ou un lieu touristique. Beauvoir le décrit de manière empirique : elle donne des indications sur son physique, son attitude ou ses préférences.

Au cours de ses errances, le but de l'écrivaine est d'observer la réalité et de la peindre dans sa richesse. Aussi se laisse-t-elle envahir par un monde habituel sans pouvoir tirer de lui un enseignement. Cette avidité de vivre au jour le jour s'exprime dans la littérature, entre autres dans le texte de *La Force de l'âge* qui n'est pas structuré. Beauvoir y mêle tout au long des chapitres les événements politiques, les descriptions de personnes qu'elle rencontre et les relations qu'elle entretient avec ces dernières. L'autre, tel qu'il est raconté, reste très éloigné de son existence, de ses attentes et de ses vécus. La jeune femme, imprégnée de sa haine pour la bourgeoisie, a la prédilection pour les faits divers qui montrent la nullité de sa classe d'origine. Autrui n'est analysé que comme une personne avec qui elle peut se comparer. Cette attitude consistant à éviter toute confrontation avec l'autre se poursuit lors de ses vagabondages. L'écrivaine visite les monuments, les sites naturels au lieu de s'occuper de la réalité politique. Elle pense trouver plus facilement la vérité d'un pays en visitant ses monuments, en comprenant son passé qu'en se mêlant à la vie quotidienne de ses habitants. Ses errances soulignent combien Simone de Beauvoir a été imprégnée par la philosophie de la Sorbonne, prise dans le tourbillon existentieliste et l'euphorie de la Libération : elle ne veut pas connaître la singularité d'un pays mais vise à le découvrir dans sa globalité. Ainsi apparaît-elle comme un être asocial qui ne se retrouve pas dans la communauté et ne s'y identifie guère, à l'instar du vagabond, présenté par Ion Omesco (1978), étant un synonyme de la liberté, de la condition marginale.

Parmi les pays visités par la femme de lettres, l'Amérique est celui le plus désiré car, associé au jazz, aux gratte-ciel, aux westerns, il symbolise l'inaccessible, le pays imaginaire ou mythique (Bayard, 2012 : 158). Beauvoir reste éblouie par cet univers, de même que des auteurs italiens, tels Cesare Pavese ou Elio Vittorini qui en vantaient

une fraîcheur barbare, une vérité polyvalente. *L'Amérique au jour le jour* contient des informations précises sur la rencontre avec Nelson Algren, un écrivain américain et l'amant de Simone, son « cher vagabond au loin ». Dans ce récit, la narratrice propose une réinvention littéraire du pays outre-Atlantique, en préférant le fantastique à la réalité. Comme l'explique justement Kornel Huvos : « [L]'image que le voyageur se fait d'un pays n'est pas objective : elle est la projection de lui-même, de ses propres idées, sentiments, souvenirs et préjugés, de ses aspirations et de ses craintes, sur l'écran de la réalité extérieure. Il y a donc, entre l'Amérique réelle et [...] décrite, un décalage [...] » (Huvos, 1972 : 136).

L'ouvrage, écrit sous forme d'un journal, reflète l'expérience mémorielle d'immédiateté, résultant des errances beauvoiriennes sur le terrain américain. Certains extraits montrent plus nettement la vagabonde qui s'échappe au monde des apparences et se concentre sur elle-même : « Ici, je touche à quelque chose qui ne ramène à rien d'autre que soi : je suis sortie de la caverne. De temps à autre j'ai connu à New York cette plénitude que donne à l'âme délivrée la contemplation d'une pure Idée ; c'est là le plus grand miracle de ce voyage et jamais il n'a été plus éblouissant qu'aujourd'hui » (Beauvoir, 1948 : 58). De cette façon, l'on comprend l'enchantement ressenti par l'auteure partageant le sort de l'aventurière pendant ces moments des remémorations. Celles-ci, accompagnées des contemplations du paysage du Nouveau Monde, trahissent le retour au pays originaire car ce texte, plus que les autres, y compris surtout les mémoires, se distingue par ses reviviscences : « Tous les trésors des Mille et une Nuits dont je rêvais alors et que je n'ai jamais entrevus, les voilà, toutes les baraques de foire où je ne suis pas entrée, les manèges de chevaux de bois, Magic City, Luna Park [...] » (Beauvoir, 1948 : 14).

Ce qui paraît remarquable dans la pratique scripturale de cette période, c'est le sentiment de l'étrangeté, effet des différences entre une « cité légendaire » (Beauvoir, 1948 : 12) et la capitale de la France : « [C]ette ville et Paris ne sont pas liées comme deux éléments d'un même système : chacune a son temps propre qui ne coïncide pas avec celui de l'autre, elles n'existent pas ensemble et je n'ai pas pu passer de l'une à l'autre. [...] ma présence est [...] d'emprunt. [...] ce monde étranger où je suis tombée par surprise ne m'attendait pas, [...] je le saisis dans ma parfaite absence » (Beauvoir, 1948 : 17). Face à cet état de choses, l'auteure cherche à errer, à s'abstraire dans la littérature, l'unique refuge. Sa déroute intime se rapporte au langage, le premier ailleurs : « Ce n'est pas seulement dans un pays étranger que j'ai atterri, mais dans un monde autre. [...] ce sera une révélation qui s'accomplira par-delà les limites de ma propre existence. Du coup me voilà délivrée du souci de cette entreprise monotone que j'appelle ma vie. Je ne suis que la conscience charmée à travers laquelle l'Objet souverain se dévoilera » (Beauvoir, 1948 : 26). Une telle perspective correspond à la conviction beauvoirienne selon laquelle terminer le voyage se rapporte à achever son parcours ordinaire, à rompre avec un monde réel.

2. Vagabondage à la recherche du sens et de l'autre

Les récits des voyages de l'écrivaine permettent de saisir le sens de ses déplacements, la spécificité de sa réaction à l'« autre » dans les pays visités, et sa manière particulière de les raconter. Ce qui semble révélateur, c'est le fait que la vagabonde cherche à l'étranger surtout le dépaysement et qu'elle n'admire que le côté pittoresque des populations et des coutumes observées. À ce moment-là, elle n'est pas encore consciente de l'importance de la politique, ni sensible à la situation des femmes (Efthymiou, 2008 : 79-88). Plus tard, Beauvoir regrette sa naïveté dont elle se sent coupable : « Dans les années 30, tout en nous indignant contre l'injustice du monde, il nous arrivait, surtout en voyage où le pittoresque nous égarait, de la prendre pour une donnée naturelle. [...] Par l'étourderie et la mauvaise foi, nous nous défendions contre les réalités qui auraient risqué d'empoisonner nos vacances » (Beauvoir, 1960 : 346-347).

Au fur et à mesure, le contact avec autrui devient l'un de ses buts principaux, comme elle le souligne dans *Mon expérience d'écrivain* : « Je crois que c'est là une des tâches absolument irremplaçables et essentielles de la littérature : nous aider à communiquer les uns avec les autres en ce que nous avons de plus solitaire et par quoi nous sommes liés le plus intimement les uns aux autres » (Francis, Gontier, 1979 : 456, 457). Bien que critiquée pour son narcissisme, dans son vagabondage, Beauvoir manifeste un élan incontestable vers l'autre. Ce qui est noté par Francis Jeanson selon qui l'auteure « [...] ne vise ni le monde ni soi-même, mais une certaine vérité de sa présence au monde – que sa plus [grande] ambition est de parvenir à nous [parler], jusqu'à la partager avec nous si la chose est possible » (Jeanson, 1966 : 201).

Dans les années quarante, invitée par l'Institut français de Lisbonne, la vagabonde s'arrête d'abord dans la capitale de l'Espagne et rédige ses reportages dont elle se souvient dans *La Force des choses* : « Celui que je fis sur Madrid parut dans *Combat-Magazine*, sous mon nom ; la radio espagnole m'accusa d'avoir forgé de toutes pièces des calomnies, pour l'argent et sans quitter Paris » (Beauvoir, 1963, t. 1 : 48). Ses souvenirs donnent au lecteur l'occasion de retrouver les témoignages sur le pays détruit par la guerre civile : « 1^{er} au 4 mars 1945. Dix heures du matin. Nous avons laissé derrière nous la masse sombre de l'Escorial, nous avons traversé Pozuelo dévasté par la guerre civile et dont toutes les maisons sont encore en ruines. [...] En principe le sucre et le pain sont rationnés [...], mais en vérité, tout restaurant, [...] sert à chacun tout ce qu'il lui plaît de commander » (Beauvoir, 1945 : 1). Ainsi, par son entreprise de tout dire, diffère-t-elle d'une simple aventurière ou d'une exploratrice intellectuelle. Attentive aux changements, l'écrivaine insiste sur la neutralité espagnole.

« Étourdie, éblouie, les yeux papillotants [...] » (Beauvoir, 1945 : 1), elle apprend « à quel point la Gestapo a régné à Madrid en maîtresse » (Beauvoir, 1945 : 1). Européenne liée à l'extrême gauche, Beauvoir ne reste indifférente ni à la situation sociale ni à la misère. Un exemple pertinent de cette empathie constitue l'affirmation : « Deux jours avant mon arrivée à Madrid, trois bombes ont explosé au siège d'un syndicat [...] et deux phalangistes ont été tués. [...] Dix-sept communistes ont été

officiellement fusillés en représailles ; et combien clandestinement ? [...] [On peut] sentir combien sont instables l'ordre et l'équilibre présents. À défaut de liberté, on ne rencontre pas même ici le moindre effort vers la justice » (Beauvoir, 1945 : 1-2). C'est en décrivant son séjour au Maroc qu'elle critique exceptionnellement la politique coloniale française et la souffrance des indigènes : « À Casablanca, le quartier européen nous ennuya ; nous cherchâmes les bidonvilles que nous eûmes que trop de facilité à trouver ; la vie y était encore plus affreuse que dans les plus affreux quartiers d'Athènes, et c'était une œuvre française ; nous les traversâmes hâtivement : nous avions honte » (Beauvoir, 1960 : 375-376).

Une autre image du vagabondage dans l'œuvre beauvoirienne, ayant une valeur de véritables reportages sociologiques, constituent les *Lettres à Nelson Algren : un amour transatlantique 1947-1964*, écrites sous l'influence de sa tournée de conférences dans les universités américaines. Les errances avec son bien-aimé offrent à la femme de lettres la possibilité de connaître le Guatemala, le Mexique et l'Afrique du Nord. Mais, elles soulignent également l'impératif de réagir à la réalité en France. Déçue par la situation dans son pays, Beauvoir parvient à trouver le sens de son existence dans le travail, dans l'action :

[...] la radio accorde aux *Temps modernes* une grande heure par semaine pour dire ce que nous voulons, comme nous le voulons. Vous savez ce que ça représente : la possibilité d'atteindre des milliers de personnes, d'essayer de leur transmettre ce que nous croyons juste. [...] De plus, le Parti socialiste veut discuter avec nous du rapport entre politique et philosophie. [...] Je veux communiquer aux gens la manière de penser qui est la mienne et que je crois vraie. Je pourrais renoncer aux voyages, à toutes les distractions, [...] mais je ne pourrais pas [...] renoncer à écrire [...] dans un seul lieu du monde où mes livres [...] ont un sens. C'est d'autant plus ardu que [...] notre travail ici est un peu désespéré, tandis que l'amour et le bonheur sont des réalités si palpables. Pourtant, c'est cela qu'il faut faire. Contre les mensonges du communisme et de l'anticommunisme, contre l'absence de liberté qui sévit presque partout en France, il faut que ceux qui en ont la possibilité et le désir essaient de faire quelque chose (Beauvoir, 1997 : 68-69).

L'engagement de l'écrivaine, véhiculé par une dialectique sociale, s'exprime pleinement dans *La Longue Marche* qui relate un voyage à caractère idéologique dans des « pays de l'Avenir Radieux », tels l'URSS ou le Cuba (cf. Hourmant, 2000). *Essai sur la Chine*, le sous-titre du livre permet de saisir la véritable nature de ce vagabondage qui, loin d'être une découverte exaltante ou imprévue, ne « [...] ressembla pas aux autres. Ce ne fut ni un voyage, ni une aventure, ni une expérience, mais une étude menée sur place sans caprice » (Beauvoir, 1963, t. 2 : 78), comme le relate Beauvoir. Ce périple de Castor, globe-trotter politique, met en relief la profession de foi de la vagabonde, persuadée que « [l']existentialisme ne propose aucune évasion. C'est au contraire dans la vérité de la vie que sa morale s'éprouve et elle apparaît alors comme la seule proposition de salut qu'on puisse adresser aux hommes » (Beauvoir,

1947 : 229). La compagne de Sartre ne se contente donc plus d'observer la réalité, mais elle aspire à faire croire, ce que prouve, entre autres, le fragment suivant : « Je vais d'ailleurs indiquer avec précision dans quelles conditions ce témoignage a été établi » (Beauvoir, 1957 : 13). En rejetant toute forme de camouflage, d'anticonformisme, le récit se présente comme une transcription personnelle et objective du réel par le « je » omniprésent de l'énonciateur, garant de la vérité. La description de Beauvoir, s'appuyant sur la rhétorique du constat, vise à questionner les images idéalisées de la Chine. La romancière s'intéresse aux problèmes concernant la famille, la condition des femmes, la réforme agraire de Mao Tsé-toung. Son récit donne l'occasion de traverser les apparences, de contester les stéréotypes, de dénoncer la contre-propagande, ainsi que de critiquer l'anti-impérialisme. La clairvoyance de Beauvoir lui permet de constater que « [...] la Chine n'est pas un paradis [...], mais [...] elle incarne un moment particulièrement émouvant de l'histoire : celui où l'homme s'arrache à son immanence pour conquérir l'humain » (Beauvoir, 1957 : 484). Bref, ce pays offre un modèle de l'universalisme et de l'espoir.

En tant qu'une femme audacieuse, qui dès l'adolescence désire avoir un objectif dans sa vie, elle n'a peur de nouvelles expériences, même dangereuses ou difficiles, ni de ressentir l'angoisse qui l'isole du monde et de l'autre, ni de se débattre contre l'ennui et ses teintes, typiques pour des héroïnes flaubertiennes ou durassiennes. De cette façon, le portrait brossé de l'auteure est loin du vagabond considéré comme « un être qui a parcouru le monde pour n'arriver nulle part et n'aboutir à rien » (Omesco, 1978 : 48).

Suite aux errances, aux observations faites, aux circonstances, la vision de Beauvoir évolue. La femme de lettres, prête à tirer la leçon des expériences qu'elle a vécues, se pose les questions concernant la condition humaine, l'identité et la responsabilité. Sa prose touche « les thèmes qui [...] sont [...] des départs vers d'incertains vagabondages » (Beauvoir, 1963 : 79). Car par le biais de la pratique scripturale Simone de Beauvoir tente consciemment « de saisir la réalité dans sa diversité et sa fluidité » (Beauvoir, 1963 : 296). « [...] il s'agit [...] de partir de la singularité de ma vie pour retrouver une généralité, celle de mon époque, celle du milieu où je vis » (Beauvoir, 1979 : 449), avoue l'auteure dont la vocation s'avère la quête de soi. Son errance marque la séparation et prélude à l'initiation de la vagabonde qui opte pour la réintégration. Or, elle rappelle un périple réalisé : départ, exploration, retour.

L'écriture des vagabondages chez Beauvoir reflète sa volonté d'affronter l'univers dans sa complexité ainsi que de trouver le sens de sa vie, qui doit constamment se reconquérir. Cela semble d'autant plus actuel que « la littérature apparaît lorsque quelque chose dans la vie se dérègle [...] [lorsque] [...] la réalité cesse d'aller de soi ; alors seulement on est capable de la voir et de la donner à voir » (Beauvoir, 1960 : 416). Une telle pensée nourrit la philosophie d'une femme qui se réalise en tant qu'écrivaine et intellectuelle pour qui errer correspond à une opération d'interpréter le réel, où la déclaration d'intention joue un rôle essentiel, et le vagabondage intérieur

se transforme en extérieur. Le récit s'exprime alors comme le fruit d'une expérience personnelle que Beauvoir retranscrit avec ses modalités d'écriture égotiste.

BIBLIOGRAPHIE

- Bayard P. 2012. *Comment parler des lieux où l'on n'a pas été*. Paris. Minuit.
- Beauvoir S. de. 1945. *Combat Magazine*, samedi 14 et dimanche 15 avril. 1-2.
- Beauvoir S. de. 1947. *Pour une morale de l'ambiguïté*. Paris. Gallimard.
- Beauvoir S. de. 1948. *L'Amérique au jour le jour*. Paris. Gallimard.
- Beauvoir S. de. 1957. *La Longue Marche*. Paris. Gallimard.
- Beauvoir S. de. 1960. *La Force de l'âge*. Paris. Gallimard.
- Beauvoir S. de. 1963. *La Force des choses*. Paris. Gallimard.
- Beauvoir S. de. 1972. *Tout compte fait*. Paris. Gallimard.
- Beauvoir S. de. 1979. Mon expérience d'écrivain. In Francis C., Gontier F., *Les Écrits de Simone de Beauvoir*. Paris. Gallimard.
- Beauvoir S. de. 1997. *Lettres à Nelson Algren : un amour transatlantique 1947-1964*. Le Bon de Beauvoir S. (éd.). Paris. Gallimard (NRF).
- Efthymiou L. 2008. Les voies du voyage chez Simone de Beauvoir et quelques autres universitaires. In Stauder T. (éd.), *Simone de Beauvoir. Cent ans après sa naissance. Contributions interdisciplinaires de cinque continents*. Tübingen. Gunter Narr Verlag. 79-88.
- Francis C., Gontier F., 1979. *Les Écrits de Simone de Beauvoir*. Paris. Gallimard.
- Hamel Y. 2012. Combray/USA : L'Amérique au jour le jour. In Lecarme-Tabone E., Jeannelle J.-L. *Beauvoir. Cahiers de l'Herne*. Paris. Éditions de l'Herne. 324-328.
- Hourmant F. 2000. *Au pays de l'Avenir Radieux. Visages des intellectuels français en URSS, à Cuba et en Chine populaire*. Paris. Aubier.
- Huvos K. 1972. *Cinq Mirages américains. Les États-Unis dans l'œuvre de George Duhamel, Jules Romains, André Maurois, Jacques Maritain et Simone de Beauvoir*. Montréal. Marcel Didier.
- Jeanson F. 1966. *Simone de Beauvoir ou l'entreprise de vivre*. Paris. Seuil.
- Omesco I. 1978. *La métamorphose de la tragédie*. Paris. PUF.

In the footsteps of a vagabond: exploring the world and discovering «the Other» in the works of Simone de Beauvoir

ABSTRACT: Simone de Beauvoir – a writer, journalist, and philosopher, a pioneer of modern feminism, a collaborator and life partner of Jean-Paul Sartre, was also a tireless traveller, who embarked on numerous journeys described in her autobiographical accounts and correspondence. The author of *The Second Sex* invariably seeks new sensations and is attracted to other people. Memories of visits to foreign countries are characterized by detailed descriptions and exploration of the world. Each destination is presented from the viewpoint of aesthetics, avoiding interactions with the local population.

Over time, under the influence of her trips, Beauvoir becomes aware of the complexity of «the Other» and the need to support people and reject own isolation. Her

writing becomes involved, subjective, and empathetic, reflecting growing interest in the problems of other people and sensitivity to social injustice and ideological issues. The shrewd observer searches for the meaning of life and her own «self». The universal dimension of the human condition appears to be far more important than individual experiences of the previously egocentric woman.

Keywords: Beauvoir, exploration, travelling, vagabond, sens of the existence, discovering «the Other», vocation.